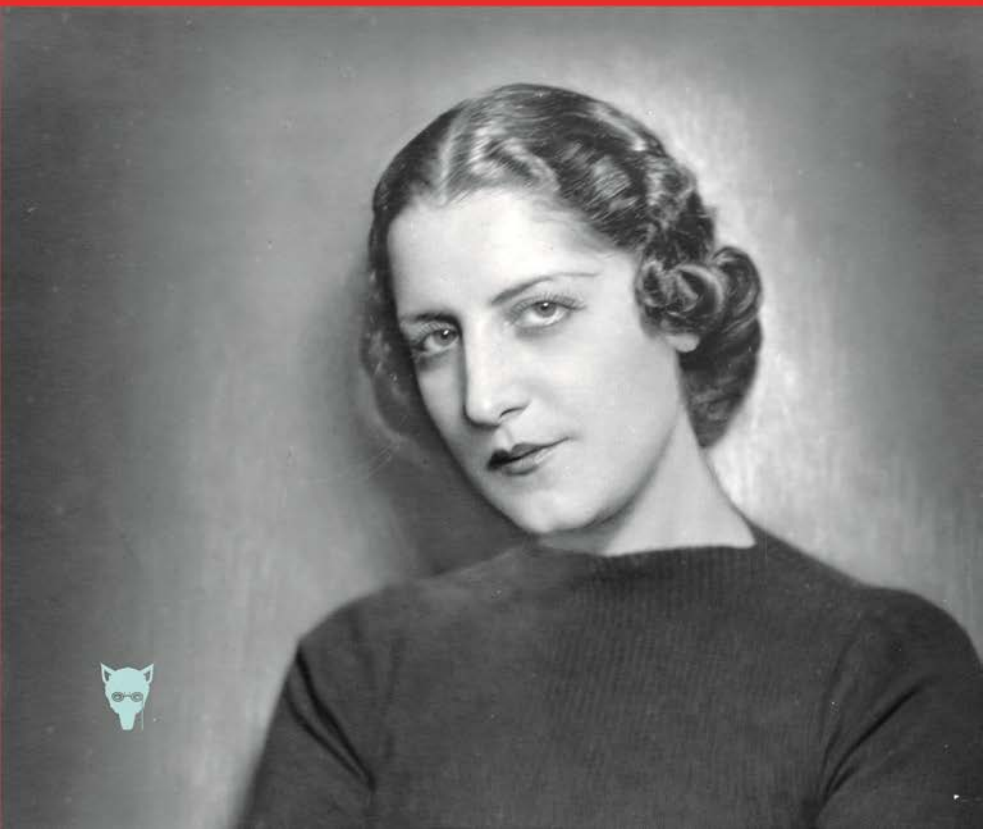


**Paola  
Masino**

**La Massaia**

Naissance et mort  
de la fée du foyer





**Paola Masino**

**La Massaia**

**Naissance et mort  
de la fée du foyer**

Traduit de l'italien  
par Marilène Raiola

Éditions de La Martinière

Ouvrage publié sous la direction de  
Françoise Samson

Titre original: *Nascita et morte della Massaia*  
Paru pour la première fois en 1945 aux éditions Bompiani, en Italie.

ISBN : 978-2-7324-8595-9

© 2018, Éditions de La Martinière  
Une marque de la société EDLM

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Préface  
de  
*Marinella Mascia Galateria*

«J'ai lu avec grand plaisir ta *Massaia*. Quel texte étonnant<sup>1</sup>!» écrit Italo Calvino à Paola Masino. Et il avait raison : c'est un livre qui ne ressemble à aucun autre. Sa forme romanesque – une parabole aux tonalités fantastiques –, son intrigue, l'histoire d'une jeune héroïne très singulière, pourtant censée incarner le destin inéluctable de toutes les femmes, comme son acte même de publication sont l'audacieuse expression d'une révolte.

En effet, ce à quoi s'oppose Paola Masino, parce qu'elle est directement touchée dans sa vie personnelle et sa vocation artistique, c'est l'Italie fasciste des années 1930. Et, avec elle, la condition de la femme promue par la propagande du régime, notamment lors

1. Lettre inédite d'Italo Calvino à Paola Masino, Paris, le 3 mars 1972, *in* Fondo Masino, Archivio del Novecento, Université La Sapienza, Rome.

des campagnes démographiques lancées par Mussolini dès 1927. Une telle politique nataliste, soutenue par des slogans patriotiques, réduisant les Italiennes aux rôles d'épouse, de ménagère et de mère – de « reproductrices » au service de la Nation – vise aussi à les exclure de la sphère publique, en limitant leur accès au travail par une série de mesures législatives, qui culminent dans le décret-loi de 1938<sup>1</sup>.

Dans cette fable, la révolte de la protagoniste, enfant, puis adolescente, surnommée la *Massaia*<sup>2</sup> à l'âge adulte, s'exprime par son refus de s'intégrer à la cellule familiale et de se couler dans le moule social que celle-ci lui imposerait :

« Surtout ne grandissez pas [...] lorsqu'on devient adulte, on est obligé de vivre en société, de se marier et de se plier à quantité de contraintes<sup>3</sup>. »

Dès la première page, l'image de la fillette recroquevillée dans une malle, lui servant d'armoire, de lit, de buffet, de table et de chambre – berceau, tanière

1. De 1927 à 1928, le régime fasciste promulgue une série de décrets visant à limiter le travail des femmes : réduction de moitié de leurs salaires, exclusion de l'enseignement des lettres et de la philosophie dans les lycées, interdiction de les nommer à la tête des collèges et des lycées, redoublement des taxes scolaires et universitaires. Enfin, par le décret-loi de 1938, le pourcentage des femmes employées dans la fonction publique est ramené à 10%.

2. Concernant le mot « *massaia* » voir Annexe, p. 361.

3. Paola Masino, *La Massaia*, traduction française, éditions de La Martinière, Paris, 2018, p. 176.

et cercueil tout à la fois –, inaugure un récit où les éléments symboliques sont autant d'effets de surprise et de prétextes à coups de théâtre. C'est la voix d'un narrateur – d'une narratrice plus sûrement – qui, progressant en lignes brisées, observant les protagonistes comme des éléments extérieurs, nous donne accès à la future Massaia, à ses interrogations, ses cauchemars, ses insomnies, obsessions et réflexions.

Repliée sur elle-même, mue par le désir de découvrir la raison d'être de toute chose, l'enfant, en effet, parle peu – quoique ses propos soient empreints de sagesse. Le manque d'intérêt que lui porte son entourage familial, traduisant par là même sa vacuité, se manifeste par contraste en phrases toutes faites, formules artificielles de circonstance, farcies de gloussements et de ricanements. La mère, pour qui seules comptent les apparences, très embarrassée par l'étrangeté de sa fille, ne trouve guère d'autre argument à lui faire valoir que cette menace : « Tu finiras par me faire mourir de chagrin ». Ses deux sœurs, vaniteuses et sottes – pâles copies des demi-sœurs de Cendrillon –, se moquent d'elle, devant leurs amis ou leurs convives. Et les domestiques l'époussettent comme un meuble.

*Elle devint femme de ménage  
comme elle était devenue poète par un élan vers les sommets<sup>1</sup>.*

1. Balzac, *La Muse du Département*. Cette citation est retranscrite de la main de Paola Masino dans l'un de ses exemplaires de

À la fin du deuxième chapitre, la fillette émerge enfin de sa malle, tel Pinocchio de son corps de bois. Restée des années quasi immobile, sauf quelques rares incursions à l'extérieur, ensevelie sous livres, quignons de pain rassis, couvertures maculées de moisissures, en apparence amorphe, en réalité attentive et réfléchie, la jeune fille, jusqu'alors fascinée par la mort, se demande subitement comment et pourquoi l'on naît. Sa mère ne sachant lui répondre que par les vertus de l'amour et du mariage, c'est à ce moment précis que l'héroïne décide de quitter son refuge et d'entrer dans le monde dont elle s'est tenue à l'écart. Revirement spectaculaire, provoqué, non par un événement, mais par le besoin de comprendre, inhérent à sa nature. En somme, tant son refus du rôle qui lui est assigné que sa brusque soumission relèvent d'une même décision héroïque, d'un même élan vers l'absolu.

Il en est ainsi de sa transformation physique qui, dès lors, s'opère à un rythme précipité, sous l'injonction de sa mère de se « faire belle ». Comme dans un conte de fées, mais sans baguette magique, à l'issue de six jours consécutifs de bains bouillants, frictions d'eau de Cologne au gant de crin, massages à l'huile ou aux glaçons, elle réapparaît, épuisée, mais toujours aussi exigeante envers les autres et elle-même, et sa métamorphose est totale. Durant cette première étape de sa « normalisation », la

*Nascita e morte della massaia*, éditions Bompiani, Milan, 1970 (Fondo Masino, Archivio del Novecento, Université La Sapienza, Rome).



volonté et la détermination dont elle fait preuve – et qui laissent sa famille et les domestiques époustouffés – lui permettent d’atteindre à un résultat dépassant toutes les espérances. Après ces soins esthétiques, qui ont tout de rites purificateurs, la fillette, autrefois laide, couverte de poussière, plutôt « grosse et grasse, les cheveux ternes, les yeux éteints et le nez constellé de points noirs », s’est muée en une jeune femme à la « beauté délicate et peu commune », au sein tendre et ferme, à la carnation diaphane, rehaussée par de nouvelles couleurs : le bleu azur de ses veines et de ses yeux, la blondeur de ses cheveux lisses, encadrant un visage ambigu et mystérieux.

Or, dans ces pages, où le décor et le registre narratif sont ceux du conte, en attendant le bal, voici surgir un des thèmes les plus novateurs de Paola Masino, qui anticipe de plusieurs décennies un *topos* de la littérature féministe : la question du corps et de sa matérialité. Et c’est aussi la première fois qu’apparaît dans son œuvre le motif du « vêtement », fil conducteur de son extraordinaire livre autobiographique, *Album di vestiti*<sup>1</sup>. Dans *La Massaia*, l’habillement de la protagoniste, négligé lorsqu’elle n’est encore qu’une enfant sauvage, ou séducteur lorsqu’elle s’apprête à faire son entrée dans le monde – témoigne de son désir de se démarquer des convives, aux allures grotesques et

1. Paola Masino, *Album di vestiti*, Introduction et notes de Marinella Mascia Galateria, éditions Elliot, Rome, 2015 (publication posthume).

ridicules, qui font cercle autour d'elle. En guise de robe de bal, pour célébrer l'agonie de son enfance innocente, la fin de ce qu'elle sait être la seule époque heureuse de sa vie, elle opte pour une tunique en voile noir, sous laquelle elle veut être nue – aux antipodes des usages et des couleurs de circonstance, blanc ou pastel, qui, bien entendu, seront portées par ses deux sœurs, l'une vêtue de rose, l'autre en bleu ciel. Pour rassurer sa mère, horrifiée par son choix, elle se résigne à faire confectionner une robe blanche et très chaste, mais, au dernier moment, elle n'hésite pas à la rendre provocante, en décousant ses bretelles, « en découpant grossièrement des bouts de voiles sur ses épaules », peu avant d'entrer en scène « parée de sa vérité la plus nue ».

Ayant désormais renoncé à tout – à sa malle, à ses lectures, « à ce flot de pensées qui jusque-là l'avait entraînée dans son cours » –, la jeune fille se décide à épouser un oncle âgé et riche, qui l'amène vivre dans une grande demeure bourgeoise, dont elle devra s'occuper. La voici donc contrainte à un nouveau rôle : celui d'épouse et de maîtresse de maison. Ce à quoi elle s'emploie avec le même goût de l'absolu dont elle a fait montre lorsque, enfant, elle poursuivait d'autres idéaux. Mais, frustrée par une vie amoureuse insatisfaisante, par le poids des préoccupations domestiques et par l'absence de stimulations intellectuelles, après avoir tenté maintes fois de fuir ou de sublimer son quotidien (elle écrit ses mémoires, va travailler dans la capitale, se consacre à de bonnes œuvres, se lance dans

les mondanités, se dévoue pendant la guerre, part en voyage...), notre Massaia finit par se réfugier dans la solitude. Cependant même la mort, autrefois crainte, puis désirée, ne parvient pas à la libérer de ses obsessions ménagères, puisque, dans l'épilogue, si humoristique, la protagoniste, en bonne fée du logis, continue à astiquer sa chapelle où « il y a toujours tant à faire ».

*C'est vrai : je suis morte à une certaine époque de ma vie. Je crois que c'est justement après avoir écrit La Massaia (...) en un sens, c'était vraiment un livre autobiographique*<sup>1</sup>.

Enfant rêveuse, à l'imagination fertile, d'une intelligence précoce, intransigente et obstinée, la petite Paola Masino, qui cherchait à percer les mystères de la vie et de la mort, ressemble à s'y méprendre à la fillette de son récit, hantée par un cauchemar récurrent : des toiles d'araignées qui l'encerclent et l'enlacent. Dès lors, nous pourrions même identifier les ouvrages empilés dans sa malle : les fabulistes et le théâtre de Shakespeare, les auteurs français et russes du XIX<sup>e</sup> siècle, notamment Dostoïevski, mais aussi la Bible et les livres sacrés, que la romancière a lus dans son enfance et qui ont instillé en elle le sens de la faute, avec le goût de la parabole et des mythes primitifs. Son rejet de l'autorité, de la médiocrité et des convenances sociales, sa vocation d'écrivain, sa relation hors mariage en font sans nul

1. *Ibid.*, Entretien avec Marco Vallora, « Paola degli spiriti », *Panorama*, a. XX, 1982, n° 844, 21 juin, p. 143.

doute l'antithèse de la ménagère modèle. Même si elle savait repriser et broder. Parce que sa mère le lui avait appris, comme un jeu créatif, dans son enfance. Ce n'est d'ailleurs pas un hasard si, au sortir d'un rêve, la Massaia, s'adressant à un Dieu tout puissant, s'écrie, en colère : «Tu étais censé me montrer que, même en raccommodant une chaussette, on peut découvrir un univers, et non pas que j'ai quitté l'univers pour raccommoder une chaussette<sup>1</sup>.»

En revanche, sa mère ne lui avait pas enseigné à être une bonne maîtresse de maison, Paola ayant dû quitter très tôt sa famille, qu'elle adorait, pour suivre l'amour de sa vie, Massimo Bontempelli. Mais ce grand écrivain, très connu en Italie, promoteur du réalisme magique et fondateur avec Curzio Malaparte de la revue *900: Cahiers d'Italie et d'Europe*<sup>2</sup>, de trente ans son aîné, était marié, même si depuis longtemps séparé, père d'un garçon presque du même âge que Paola. Et, il faut le rappeler, le divorce n'existait pas dans cette Italie très catholique.

Aussi, pour étouffer le scandale suscité par leur

1. Paola Masino, *La Massaia*, traduction française, *op. cit.*, p. 280.

2. La revue cosmopolite '*900: Cahiers d'Italie et d'Europe*, fondée à l'automne 1926 et publiée en français – chaque saison un cahier –, par les soins de Massimo Bontempelli, cessa de paraître à l'automne 1927 – en raison de l'autarcie culturelle du fascisme. De 1928 à 1929, elle reprendra le cours de ses publications, mais sous la forme mensuelle et exclusivement en italien. Paola Masino y publiera ses premières nouvelles.

relation, sa famille l'éloigne-t-elle de Rome. Après un bref séjour à Florence, la jeune femme, désormais majeure, s'installe à Paris, où, entre 1929 et 1931, elle travaille comme secrétaire de rédaction à *L'Europe nouvelle*, une revue politique dirigée par Louise Weiss, fort mal vue du fascisme. Elle met à profit ses années parisiennes pour fréquenter théâtres, salles de spectacle – le Casino de Paris notamment où elle fait connaissance de Joséphine Baker – et de cinéma. Elle découvre le court-métrage de Buñuel, *Un chien andalou*, dont l'inspiration surréaliste la séduit, lit Colette, Jean Cocteau, James Joyce et Sigmund Freud. Elle se lie d'amitié avec, entre autres, André Maurois, Benjamin Crémieux, Ramón Gómez de la Serna, Max Jacob, Ilya Ehrenbourg, André Gide, Paul Valéry. Mais aussi retrouve ses compatriotes, Luigi Pirandello, Alberto Moravia, Filippo Tommaso Marinetti et Alberto Savinio, ainsi que Giorgio De Chirico, qui croqua d'elle deux portraits à l'encre de Chine, et Filippo de Pisis qui la peignit dans son atelier de la rue Servandoni – un pastel où, sublime, deux roses thé épinglées à l'échancrure de son corsage, coiffée d'un chapeau cloche, le regard fixe et concentré, elle apparaît comme la figure iconique de l'écrivaine et de la femme émancipée des années 1930.

Cet exil à Paris marque le début d'une vie libre et vagabonde – entre foyers de jeunes filles, hôtels et pensions de famille –, qu'elle prolonge, à son retour en Italie, en passant de longs mois avec Bontempelli dans les propriétés et les villas de leurs amis en Toscane,

à Portofino ou à Milan: « Si Dieu m'aide, je resterai libre et seule, vagabondant toute ma vie<sup>1</sup>. »

*La Massaia* naît moins de dix ans plus tard, à Venise, sur le bureau Louis-Philippe de la pension Calcina, une délicieuse vieille petite maison rouge, située le long des quais des Zattere. C'est donc dans une pièce toute à elle, dans un temps qui lui appartient, que naît le roman, lors de ce mois d'avril 1938 dans la cité lagunaire. Les fenêtres donnent sans nul doute sur un des plus beaux panoramas qui soit: la Giudecca, l'église du Rédempteur, un bout de jardin, le pont du Rialto.

Au-dehors, le rythme indolent de la ville maritime: « En naviguant en gondole sur ces rues d'eau, les heures et les jours s'amoncellent sur les berges, le temps se dilate, tout devient indifférent, la vie n'a plus rien d'irrévocable<sup>2</sup>. »

Et, à l'intérieur, l'écriture d'un roman, qui s'intitule déjà *Vita di massaia* (Une vie de massaia).

« Si Dieu m'aide, ma *Massaia* réussira peut-être aussi à donner un petit coup de fouet à ces chères traditions familiales, en dénonçant l'esclavage de la femme et le poncif de "la bonne maîtresse de maison"<sup>3</sup>. »

1. Lettre de Paola Masino à sa mère, Florence, le 3 février 1938, in *Paola Masino, Io, Massimo e gli altri*, texte établi par Maria Vittoria Vittori, éditions Rusconi, Milan, 1995, p. 66.

2. Lettre de Paola Masino à ses parents, Venise, le 29 mars 1938, *ibid.*, p. 70.

3. Lettre de Paola Masino à sa mère, le 3 février 1938, *ibid.*, p. 66.

Mais nous sommes en 1938, période la plus sombre de la dictature fasciste. Et Paola Masino commence à indisposer sérieusement le régime. Par ordre de Mussolini, une de ses nouvelles intitulée *Fame* vaut à la revue *Le Grandi Firme* d'être supprimée en septembre, pour l'avoir publiée.

À la fin de cette même année, Massimo Bontempelli est exclu du parti fasciste<sup>1</sup> et frappé d'un interdit de publication. Contraint de quitter Rome, il choisit comme lieu de relégation Venise, cette même ville où, quelques mois plus tôt, la jeune femme avait vécu une parenthèse enchantée. Libre, sans obligations sociales et mondaines, sans contraintes domestiques, elle avait pu, alors, se consacrer pleinement à la rédaction de son livre. Cette fois, son séjour dans la cité lagunaire est forcé et destiné à une longue durée. Compliqué, en outre, par leur nouveau domicile, le palais Contarini della Figure :

« Comme tu vois, les dimensions de la maison augmentent, et les soucis en proportion [...]. Je ne serai jamais, non, je ne serai jamais une femme au foyer heureuse. Je serai le Lucifer des ménagères<sup>2</sup>. »

1. Massimo Bontempelli, qui venait de refuser de remplacer Attilio Momigliano – victime des lois raciales – à l'Université de Florence, fut obligé de quitter Rome, après s'être opposé, dans un violent pamphlet, à la proposition de loi voulant instituer un tableau national des critiques agréés par le pouvoir. (*N.d.T.*)

2. Lettre de Paola Masino à sa sœur, Venise, le 3 décembre 1938, in *Paola Masino, Io..., op. cit.*, p. 80-81.

L'écriture de sa *Massaia* se poursuit donc dans un somptueux appartement donnant sur le Grand Canal. Un logement vaste, décoré avec goût : papiers et tissus d'ameublement choisis avec soin, canapés en satin blanc (que l'on retrouve dans *La Massaia*), plates-bandes de blé en plein milieu de la salle de musique, et des fleurs, des fleurs un peu partout, qui, plus que simples ornements, meublent véritablement cet intérieur, compensant la présence envahissante de la pierre, tant au-dedans qu'au-dehors.

Dans le salon vide, *La Pisana* et *La Lupa* d'Arturo Martini, parmi les plus belles sculptures en terre cuite du xx<sup>e</sup> siècle, dorment l'une en face de l'autre, pendant que ne cessent de se présenter des hôtes prestigieux : écrivains, musiciens, peintres, metteurs en scène, acteurs, les plus grands noms de l'époque.

Or Paola Masino, qui eût aimé vivre libre, vagabonde et sans contraintes, supportait difficilement de devoir interrompre sans cesse son travail sur le roman. Outre ses obligations sociales et mondaines, elle souffrait d'avoir à donner des ordres aux employés de maison qu'elle avait dû embaucher : elle ne parvenait pas à instaurer avec eux une relation de confiance et d'affection, ainsi qu'elle y avait été habituée dans son enfance, lorsqu'elle vivait chez ses parents (et ainsi que la *Massaia* tente de le faire avec Zefarina). Ce qu'elle dit à ce propos dans *La Massaia* semble directement calqué sur son expérience personnelle, comme en témoignent de nombreux passages de sa correspondance :



«Alors que j'étais en train de relire *Le Rouge et le Noir*, j'ai dû m'arrêter net. Il est dix-sept heures et, comme d'habitude, à dix-sept heures, je suis terriblement angoissée à l'idée de devoir aller faire les comptes et donner des instructions pour le lendemain. Du coup, je m'installe dans ce coin de mon bureau [...] et je m'y cache comme une bête traquée.

«Quand je me sens comme ça, mon travail s'en ressent. Non que je manque de temps, mais je suis trop préoccupée par ce qui se passe dans les chambres des domestiques.

«J'ai toujours l'oreille tendue et j'appréhende le moment où je dois m'entretenir avec les domestiques pour leur dire de faire ceci ou cela. C'est un vrai cauchemar. Je crois que je n'arriverai jamais à m'y faire. Je déteste la familiarité, mais donner des ordres me répugne tout autant. Le problème, c'est qu'il y a des gens qui veulent absolument être commandés. Sinon, ce sont eux qui prennent la main [...]. Ils aiment qu'on soit tout le temps sur leur dos et n'arrivent pas à envisager de vous seconder, comme des collaborateurs honnêtes [...]. Je ne sais pas pourquoi j'ai besoin de vous raconter tout cela [...]. Il faut croire que j'ai renoncé à vivre de façon intelligente<sup>1</sup>.»

Avec cette névrose liée à sa situation de femme au foyer, elle supporte de moins en moins d'être chez elle.

1. Lettre de Paola Masino à ses parents, Venise, le 14 mars 1939, *ibid.*, p. 82-83.

«Je n'arrive plus à y rester enfermée toute la journée, le visage face au mur. Dans l'espoir d'y être absorbée<sup>1</sup>.»

Dans ce contexte, le processus d'écriture s'alourdit encore de l'angoisse liée à la dégradation du climat politique et à la menace d'un conflit imminent, aggravée par les difficultés d'un texte au contenu nettement subversif dans ce régime fasciste – comment échapper aux ciseaux de la censure ? Quoi qu'il en soit, le roman avance péniblement et sa rédaction ne sera achevée qu'à la fin de 1940.

Pendant ce temps, le titre a changé : non plus *Vita di massaia*, mais *Nascita e morte della massaia*, la mort scellant désormais le destin de notre ménagère.

### *Un livre maudit*

Dès le 6 janvier 1941, *La Massaia* cependant est confrontée au problème de la censure.

«Alberto Mondadori est enthousiaste, mais il est en train de me censurer de nombreux passages que, malheureusement, je vais devoir supprimer<sup>2</sup>.»

Comme le précise l'auteur dans une lettre à ses parents datée du 27 janvier 1941 : «Alberto Mondadori dit beaucoup l'aimer, mais il m'a renvoyé la première

1. Lettre inédite de Paola Masino à ses parents, Venise, mardi 7 mai 1941.

2. Lettre inédite de Paola Masino à ses parents, Venise, le 6 janvier 1941, Fondo Masino, Archivio del Novecento, Université La Sapienza, Rome.

partie du manuscrit en me signalant de très nombreux passages qui tombent sous le coup de la censure “politique”. Or je ne pense pas pouvoir supprimer toutes les phrases qui lui semblent “dangereuses”, certaines me paraissent vraiment importantes (si tant est que je sois parvenue à dire des choses importantes). Il veut aussi que je retranche tous mes propos contre [...] la maternité, alors même que *La Massaia* est justement centrée sur le fait que la maternité n’est pas un privilège, mais une condamnation, du moins à partir de la Bible [...].

De fait, trois jours plus tôt, après avoir lu attentivement les cent quarante-huit premiers feuillets de *La Massaia*, bien que toujours enthousiaste (« C’est ton meilleur livre »), Alberto Mondadori lui a renvoyé le manuscrit, en lui signalant tous les propos tombant sous le coup de la censure « esthétique » (c’est-à-dire morale en réalité), pouvant être amendés, et ceux qui risquent d’être censurés pour des motifs « politiques » et qu’elle devrait supprimer.

« Milan, le 24 janvier 1941

« Chère Paola,

« Je te laisse le soin de décider si tu veux clarifier ou modifier les quelques points d’écriture que je te souligne. D’autre part, je t’ai indiqué par une petite croix tout ce qui tombe sous le coup de la censure politique. Je te renvoie le manuscrit pour que tu puisses le corriger, et j’attends la suite.

«Merci d'avoir confié une œuvre si forte et si brillante  
à la revue *Tempo*.

«Alberto Mondadori»

Et, pour la première fois de sa vie, Paola Masino, qui a déjà publié deux romans et deux recueils de nouvelles, cède, se résignant à expurger ou à modifier son texte, selon les indications de son éditeur.

En effet, durant le fascisme, les éditeurs avaient coutume de précéder la censure en signalant à leurs auteurs, dès le manuscrit, tous les passages litigieux qu'il serait nécessaire de supprimer. Ainsi, ce sont les épreuves imprimées qui, à partir de 1936, étaient présentées à la censure pour s'assurer l'autorisation de publication, ce qui permettait d'éviter des frais inutiles de fabrication au cas où elle ne serait pas accordée.

Toujours dans la lettre à ses parents datée du 27 janvier 1941, Paola s'exclame : «Finalement *La Massaia* est achevée! [...] Je n'en pouvais vraiment plus. Je ne sais même pas comment je vais faire pour corriger les épreuves, tant ce livre me reste encore en travers de la gorge.»

Pourtant Paola Masino devra remettre son ouvrage sur le métier et, après avoir été contrainte de reprendre son manuscrit, elle sera obligée aussi de corriger abondamment les jeux d'épreuves.

«Aujourd'hui, j'ai finalement expédié la totalité de





RÉALISATION : PAO ÉDITIONS DU SEUIL  
IMPRESSION : NORMANDIE ROTO IMPRESSION S.A.S. À LONRAI (ORNE)  
DÉPÔT LÉGAL : AOÛT 2018. N° 138341 (00000)  
IMPRIMÉ EN FRANCE